

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FANTASQUE

Publié hebdomadairement par { N. AUBIN, Editeur & } Résidence, N. 177, r. St. Valier
 A. JACQUES, Imprimeur. }

CONDITIONS.

Ce journal rédigé par un Flâneur paraît autant que possible chaque Samedi. Le prix en est de quatre sous par exemplaire. L'abonnement est de 15 sous par mois. Le bureau éditorial du Flâneur est établi en toutes les promenades, rues et places publiques. on y trouve l'éditeur lorsqu'il y est. No admittance except on business.



ANNONCES.

Comme nous vivons dans le siècle des progrès et de la réforme, le Flâneur, désirant montrer l'exemple en encourageant les talents, paiera toute annonce digne de figurer dans ses pages, à raison de 4 sous la pointe. Toutes communications etc. pourront être laissées chez Mr. J. CRACE, où l'on peut, entre'autres rafraichissements, acheter le Fantasque.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

VOL. I.]

QUEBEC, 17 DECEMBRE 1838.

[No. 46.]

Mélanges.

L'ECRIN.

Un jeune banquier de Paris, établi depuis un mois dans un petit hôtel de Lichtenal, passait régulièrement ses soirées au salon de conversation de Bade; il y avait d'abord conduit sa femme et l'y avait fait jouer cinq ou six fois, par simple partie de plaisir; mais, remarquant qu'elle prenait goût au jeu, sans y avoir la main heureuse, et voulant s'y livrer lui même sérieusement, il avait pris le parti de laisser chaque soir à son hôtel une compagne gênante, et d'aller seul à la roulette.

Il eut le malheur de faire d'abord des gains importants, qui lui montèrent l'imagination et le lancèrent à corps perdu sur les flots trompeurs de la chance. Ayant risqué ce qu'il avait d'argent, il en fit venir de Paris qui ne lui appartenait point; et, ce premier pas franchi, il s'abandonna, les yeux fermés, aux irritantes vicissitudes de la fortune. A force de vouloir, comme tous les joueurs, doubler ses bénéfices ou réparer ses pertes, il finit par en faire d'irréparables, et rentra un soir à son hôtel, les poches vides, la fièvre dans le sang et le délire dans la tête.

En arrivant à son hôtel, il fut fort surpris d'apprendre que son épouse était absente avec sa femme de chambre. Dans toute autre circonstance, cette découverte lui eût inspiré des soupçons fâcheux; mais trop préoccupé pour être jaloux, et livré au sentiment le plus mortel à tous les autres, il s'expliqua la sortie de sa femme, en observant qu'il n'était que dix heures, et qu'elle pouvait être en partie avec quelques connaissances du voyage. Toute réflexion faite, il se trouva heureux d'être seul, pour méditer à son aise sur le parti qu'il aurait à prendre. Et puis... et puis... une idée lui était venue, qu'il n'avait pas abordée sans effroi ni sans honte, mais dont l'exécution nécessitait précisément la solitude où il se trouvait. Il lui fallait de l'argent, ne fût-ce que pour retourner en France, à plus forte raison pour y combler le déficit de sa caisse. Il ne connaissait personne à Bade, et tous ses crédits dans cette ville étaient épuisés. Chercher à les outrepasser, ce serait se trahir, se perdre peut-être. Un seul moyen lui restait donc de sortir d'embarras, c'était de mettre en gage les diamans de sa femme! Comme on se pare à Bade, aussi bien qu'à Paris, elle les avait tous apportés avec elle, et ils représentaient une somme assez notable.

Il ouvrit l'armoire où étaient tous les objets de toilette de sa femme, y prit l'écrin qui renfermait sa parure en diamans, sortit avec la précipitation tremblante d'un malheureux qui vient

de faire un mauvais coup, et se dirigea vers la demeure d'un joaillier, connu dans toute la ville comme l'homme par excellence des circonstances critiques. L'adresse de ces sortes de gens n'est ignorée de personne, et ils sont abordables à toute heure. Le banquier fut donc, en quelques minutes, chez l'usurier patenté.—Monsieur, lui dit-il laconiquement, en lui présentant l'écrin, voici des diamans que je vous prie d'estimer; ils ont coûté vingt-cinq mille francs à Paris.—A Paris, c'est possible, répondit le joaillier, qui s'empressa de cacher, sous une apparente indifférence, la surprise où l'avait plongé l'exhibition de l'écrin. A Baden, continua-t-il, en fronçant dédaigneusement la lèvre, cela ne peut valoir que douze ou quinze cents francs tout au plus. Quinze cents francs! vous n'avez pas bien regardé, sans doute?—Parfaitement, répartit l'appréiateur, avec un sourire légèrement ironique. Tout est faux dans cette parure, à l'exception de l'or; et l'or y tient peu de place.—Plaisantez-vous, monsieur?—Jamais!

Le ton sérieux et net dont ce mot fut prononcé convainquit le Parisien.—Il faut que j'aie été volé, dit-il avec consternation. Reste à savoir quand et comment? ajouta-t-il, en cherchant dans ses souvenirs; et, n'y trouvant rien qui pût le mettre sur la voie, il considéra minutieusement chaque pièce de la parure pour s'assurer que c'était bien celle de sa femme. Rien n'était changé; il était impossible de s'y méprendre.

—A mon arrivée à Paris, le misérable qui m'a vendu cet écrin aura affaire à moi, balbutia le banquier, auquel sa double mystification commençait à faire perdre la tête.—Monsieur, lui dit le joaillier d'une voix embarrassée, prenez garde d'attaquer un innocent, et de prendre pour un vol ce qui peut bien n'en être pas un...—Comment l'entendez-vous?—Remarquez une chose, poursuivit le lapidaire expérimenté, en plaçant une partie de la parure sous les yeux de son interlocuteur; ces pierres ne sont pas hermétiquement enchassées dans leur monture.—C'est vrai.—Il est probable qu'elles ont été substituées à des diamans véritables.

L'observation fut un trait de lumière pour le banquier, mais cette lumière fatale ne fit que lui révéler un nouvel abîme:—Qui avait pu falsifier la parure de sa femme?

Tandis qu'il oubliait l'objet de sa première préoccupation, pour se perdre en mille conjectures sur ce dernier mystère, il entendit la porte de l'orfèvre s'ouvrir violemment derrière lui, et il demeura pétrifié de saisissement en voyant entrer sa femme elle-même avec sa suivante.

L'usurier ne put comprendre une grimace significative, la fille poussa un cri théâtral, et la dame tomba à moitié évanouie dans un fauteuil, au double aspect de son mari et de son écrin.

On se figure quels pressentimens traversèrent la tête de celui-ci, dans une rencontre qui jetait un jour si singulier au beau milieu de ses incertitudes. Il porta un regard rapide du visage de sa femme à celui du joaillier, et résolu, avant tout, d'éviter une scène scandaleuse ou ridicule, il referma l'écrin qu'il n'avait pas quitté, et dit avec tout le sang-froid dont-il fut capable:—Vous étiez inquiète de moi, mon amie? J'ai fini avec monsieur, qui nous excusera, et je suis prêt à vous suivre.

Dès que la jeune femme fut dans sa chambre, elle se jeta aux genoux de son mari et les arrosa d'un torrent de larmes, en lui demandant grâce et pardon pour les fautes qui n'étaient que trop faciles à deviner, depuis leur étrange entrevue chez l'orfèvre.

Le goût qu'elle avait montré pour le jeu, à ses premières séances au salon de conversation, était devenu une passion irrésistible, qui n'avait fait que s'accroître de jour en jour devant les obstacles mêmes créés par son mari, et au milieu de la solitude dangereuse où il l'avait laissée tous les soirs. Elle avait juré de jouer de son côté, pendant qu'il jouait du sien, et malheureusement les moyens ne lui avaient pas manqué, car tout est prévu à Bade pour la ruine des voyageurs, et il est aussi facile d'y vider sa bourse en secret qu'en public.

Par une coïncidence singulière, la chance avait suivi pour la femme la même marche que pour le mari. Après avoir gagné comme lui, elle avait perdu de même, et sa bourse n'étant pas aussi bien garnie que celle du banquier, elle avait dû, plutôt que lui encore, recourir aux expédiens. Naturellement elle avait songé à ses bijoux; mais, au lieu de les engager purement et simplement, elle avait imaginé d'en faire changer les diamans en stras, afin de conserver l'apparence tout en liquidant la réalité. L'idée était vraiment féminine, et eût été excellente, si la fatalité ou la Providence n'eût pas suggéré au banquier un expédient analogue, et ne l'eût pas amené, à cet effet, chez le joaillier même qui avait falsifié la parure de sa femme.

Maintenant, comment avait eu lieu la dramatique rencontre qui a trahi le secret de cette dernière? Par une circonstance plus favorable que fâcheuse, et qui venait fort à propos dénouer cette petite tragédie de ménage.

La jeune femme avait gagné, ce soir-là, non seulement de quoi racheter ses diamans, mais de quoi en augmenter le nombre, si cela lui plaisait. Devenu sage dans le port, au souvenir des tempêtes qu'elle avait essayées, sa première pensée avait été de rétablir l'ordre dans son écrin comme dans sa conduite, et elle avait couru le chercher à son hôtel. Grande avait été sa surprise de ne pas l'y trouver; mais, le supposant aux mains d'un voleur, elle avait accepté vertueusement cette nouvelle leçon de la Providence, tout en la remerciant de n'avoir perdu

que du stras, et elle s'était rendue à la hâte chez le détenteur de ses diamans, pour lui dire de les remonter aussitôt sur une parure exactement pareille à l'ancienne, et de les lui rendre le plus promptement possible. En trouvant chez le joaillier son mari, armé de la fausse parure, elle n'avait pas douté un instant qu'il n'eût tout découvert, et elle s'était décidée à mériter sa clémence par une confession générale.

Dans la perplexité pécuniaire où était le banquier, on conçoit de quel poids fut pour lui cette précieuse compensation, et combien cela le disposa à pardonner à la coupable une faute dont il mesurait si sympathiquement l'étendue. Profitant toutefois de la belle position que lui faisait le hasard, pour rendre plus efficace, à l'égard de sa femme, la leçon dont il prenait secrètement la moitié, il garda jusqu'au bout son double rôle de profond politique en ménage, et d'infaillible connaisseur en diamant, et il vint de ramener à Paris sa jeune compagne, convaincue que les hommes seuls s'entendent au jeu, et que la plus habile ne saurait rien leur cacher des affaires de leur ménage.

Quant aux pertes que notre banquier a faites à Bade, il s'en console en se disant qu'il a joué à qui perd gagne.

LE FANTASQUE.

QUEBEC, 17 DECEMBRE 1838.

QUELQUES NOUVELLES DE MONTREAL.—Au milieu de la manie d'emprisonnement, qui a régné dans Montréal et dont Québec fut quelque tems menacée, on conçoit qu'il a dû se commettre foule de *quiproquos*, d'erreurs et surtout des injustices à foison. Il est à peu près impossible qu'il en soit autrement, si l'on considère le soin tout paternel qu'a pris notre caricature de conseil, d'abriter toutes les âmes damnées qu'un zèle affairé ou des haines concentrées portaient à approvisionner les prisons de personnes qui pouvaient exciter un soupçon chez un gouvernement inquiet, où, le plus souvent, l'envie chez quelques uns de ces amés et obscurs serviteurs (ce les polices de tous les pays savent aisément faire surgir en des tems de malaise, tems dont ces nobles institutions raffolent et qu'elles s'efforcent de perpétuer.

Au milieu de la fureur d'arrestations il était à supposer que le beau sexe, quelque dangereux qu'il puisse être sous beaucoup de rapports, serait du moins exempt d'accusations de crimes politiques, et des vexations auxquelles ils servent de prétexte. Il n'en fut pas ainsi, selon ce que nous apprend un ami par une lettre qui nous fournit les quelques détails que l'on trouvera ci-après.

— Une demoiselle demeurant à la campagne arrivait à la ville en voiture. Lorsqu'elle eut atteint la rue où elle se dirigeait, elle ordonna au cocher d'arrêter. Alors, à son grand étonnement, un homme de la police qui se trouvait, à son insu, monté derrière elle, descendit et lui enjoignit de se rendre en prison où il allait lui faire la galanterie de l'accompagner. On peut facilement imaginer le contretems et la frayeur même que doit éprouver une jeune personne en semblable circonstance. Notre héroïne, néanmoins, ne se déconcerta point et s'enquit vivement des causes de son arrestation. On lui dit qu'on allait la fouiller vu qu'elle devait avoir sur elle des papiers d'une haute importance. Elle demanda qu'une personne de son sexe soit seule chargée de remplir cette formalité, ce qui, chose étonnante ! lui fut accordé. La police avait dit vrai, notre demoiselle avait en effet des papiers d'une bien majeure conséquence, sinon pour l'Etat, du moins pour son bonheur futur, car c'étaient divers documents ayant rapport, dit-on, à son prochain mariage. Or, comme le Conseil Spécial n'a pas encore rangé la cérémonie matrimoniale parmi les délits punissables de mort comme exposant la sûreté de l'Etat, et comme monsieur le chef-de-police de Montréal doit à son origine un reste de galanterie, quoique chef-de-police, il permit à la suspecte demoiselle de jouir encore de la liberté, qu'elle n'admire cependant point autant que nos turbulents révoltés, puisqu'elle se dispose à se mettre sous le joug quelquefois bien despotique de l'hymen. Savez-vous maintenant, amis lecteurs, le crime

affreux qui pèse sur elle et qui lui valut cette marque d'affection de la police? Elle ose se nommer Girouard, conjointement au terrible rebelle qui porte ce nom!

— Les prisonniers sont entassés dans la prison de Montréal au-delà de toute idée, ce qui n'étonnera point quand on saura que les volontaires ont arrêté sans distinction, tout ce qu'ils rencontraient sur leur chemin. Des hommes furent enchaînés et amenés à Montréal où ils resteront. Dieu seul sait jusques à quand, pour avoir été surpris battant du blé; d'autres furent arrachés des églises au milieu du service divin. Sir John Colborne lui-même est, dit-on, dégoûté du zèle qu'ont montré de nouveau, cette année, les *loyaux volontaires*, dans l'œuvre d'arrestation, de pillage et d'incendie.

Il n'y a que peu de jours qu'il a été permis à quelques personnes d'aller visiter les prisonniers et de leur procurer quelque soulagement, car ils sont pour le plupart dénués de nécessité. Il se fait à Montréal quelques souscriptions en leur faveur. N'y aurait-il pas moyen à Québec de faire quelque chose de ce genre, si toutefois pour montrer un peu d'humanité on ne s'exposait point à rentrer dans la catégorie des *traitrés*?

La partie dévastée du district de Montréal offre le spectacle le plus affreux qui se puisse imaginer. Les bois sont peuplés de familles éplorées que la faim et les frimats déciment horriblement. On assure que Sir John Colborne a expédié quelques trains chargés de provisions pour les spulger et les inviter "à rentrer dans leurs foyers." — Mais, où sont leurs foyers?

Aussitôt que les fugitifs errants aperçoivent quelque être humain ils s'enfoncent dans les forêts et disparaissent, tant ils redoutent la rencontre de ces zèles volontaires qui déjà les ont privés indistinctement de tout ce qu'ils possédaient.

PETITE REVUE PARLEMENTAIRE

CHAPITRE VI.

Des nouvelles de l'extérieur et les événements importants dont notre pays a été tout récemment le théâtre, nous ont forcé à négliger de terminer notre petite revue des orateurs et des membres les plus distingués de notre parlement. Ceux qui ont déjà figuré dans notre galerie sont, comme on a pu le voir, les plus célèbres sous le rapport des talents et de la réputation; nous leur avons consacré plus de place que nous n'en donnerons à la plupart de ceux qu'il nous reste à inspecter et sur lesquels par conséquent nous devons passer plus rapidement.

A. N. MORIN. — Un esprit aisé, étendu et bien cultivé, un désintéressement philosophique et proverbial, des travaux habiles et incessants, un dévouement généreux pour sa patrie eussent dû mériter à Mr. Morin l'une des premières positions du Canada, position qu'il eût sans doute dès long-tems acquise si une insurmontable timidité, un défaut total d'initiative personnelle ne lui eussent fait presque toujours négliger l'intérêt privé pour les affaires publiques. Dès son jeune âge, Mr. Morin s'est occupé sérieusement de la politique du pays, sous les auspices de Mr. Viger puis de Mr. Papineau dont il devint le bras droit, l'aide indispensable; ils se complétaient l'un l'autre; l'un portait la parole, celui-ci tenait la plume et, chose remarquable, l'un possédait ce dont l'autre était presque totalement dénué; ceci est un fait connu de tout le monde. Mr. Morin a une figure intelligente et douce, mais son geste maladroit, son port incertain, ses manières gênées et contraintes, son adresse naïve et simple quelquefois, révèlent d'abord l'excentricité de l'homme de cabinet, plutôt que l'énergie ou l'audace du politique et de l'orateur. Mr. Morin porte souvent la parole en chambre, mais c'est plutôt pour motiver sa conduite, son vote, ses démarches, que pour s'attirer des sectateurs. Sa voix rapide et peu accentuée semble *lire*, souvent même en *breuvillant*, une opinion écrite en lui-même plutôt que prêcher des dogmes nouveaux, qui commandent l'attention; elle n'est point faite pour dieter l'enthousiasme ni pour implorer la sympathie, mais pour résumer froidement et logiquement la série des

raisons qui l'ont fait agir, lui, et qui l'ont fait arriver à *conseiller* à ses collègues de l'imiter. Ce n'est point qu'il faille croire que la conduite politique de Mr. Morin soit dépourvue de fermeté, au contraire, les conclusions de ses documents, (on peut nommer ainsi presque tous ceux de la majorité de la chambre) portent, pour la plupart, le cachet de la force que donne la persuasion; mais on ne l'entendit jamais faire cette véhémence profession de foi qui crée des prosélytes.

Comme on le voit, Mr. Morin n'est point fait pour être chef de parti, mais c'est un homme nécessaire, indispensable à un parti. Ses écrits sont tous faits avec calcul, avec dignité et avec simplicité de langage sans sortir pour cela du cérémonial convenable qui doit toujours, plus ou moins, envelopper un acte public. Si le parlement était de nouveau réuni et que Mr. Morin, qui, dit-on, s'est exilé pour jamais du pays, dût lui manquer, ce serait avec un regard d'inquiétude qu'on chercherait son successeur parmi ses collègues. Il était l'âme des comités; la rédaction de la plupart des rapports, adresses, pétitions, etc. lui était ordinairement confiée, et lorsque le parlement avait clos ses travaux, c'était encore lui fort souvent qui se trouvait chargé de les défendre par la presse publique dont il fut long-temps le principal champion. En un mot, de tous les membres, Mr. Morin est celui qui *gagnait* le mieux son indemnité.

On a reproché vivement à Mr. Morin, nous ne dirons point si c'est à tort ou à raison, d'avoir indisposé, compromis même quelques uns de ses amis par l'expression privée de sentiments qui, plus tard, ne s'accordaient point avec sa conduite publique. On lui a reproché de ne point s'être servi de l'influence qu'il avait nécessairement sur un grand nombre de ses co-partisans, pour les détourner d'actes qu'il disait désapprouver. On l'a souvent accusé d'inconscience, quelquefois même de pusillanimité. Comme notre tâche n'est point ici de prendre sa défense que nous laissons à sa réputation et à ses actes, nous ne nous attacherons point à réfuter un blâme que ses amis même ont jeté parfois sur lui; nous ferons remarquer que ces défauts, dangereux dans un homme public, proviennent plus ordinairement chez lui d'une faiblesse ou d'une douceur de caractère, et de la tournure originale donnée à son esprit par des études abstraites et singulières, que d'un calcul volontaire de déception ou d'intrigue, ayant pour but l'intérêt ou l'ambition. Certes il est bien peu d'hommes, de tous ceux qui figurèrent dans la politique contemporaine du pays, qui aient si peu fait pour eux-mêmes que Mr. Morin. Il s'est acquis un nom et il est resté pauvre, au milieu de tant d'autres qui ont su faire marcher de front les affaires publiques et particulières et qui même ont sacrifié sans hésiter les premières à celles-ci lorsqu'ils trouvaient l'occasion favorable.

En somme, Mr. Morin, qui fut sans-cesse, depuis les troubles, en butte aux persécutions du gouvernement, aux vexations de ses subalternes, aux injures de la classe outrée qui est le plus directement opposée à la majorité canadienne, le fut aussi aux amers reproches de son propre parti dont il voulut dernièrement éviter de partager les excès. Et le voilà, aujourd'hui, dégouté presque de sa propre patrie qu'il a dû fuir sous l'accusation de désordres qu'il n'a pas partagés, qu'il a même, si l'on en croit la rumeur publique, essayé d'arrêter, de retarder.

C. C. SABREVOIS DE BLEURY. — Sous presque tous les rapports il est l'opposé de son collègue dont nous venons de donner une analyse, et cependant il est certain que nul de ces deux représentants ne porte envie à l'autre, l'un à cause de sa modestie, l'autre à cause de sa vanité.

E. E. RODIER. Homme aux manières élégantes, au caractère franc, au maintien ouvert et jovial, il savait plaire à tout le monde, dans la société, et à tous les partis par l'indépendance de ses opinions. Du reste, un homme célèbre manqué. Mr. Rodier eût pu, s'il l'eût voulu, être un bon et utile écrivain, un orateur distingué, un partisan officieux; mais, étant entré dans la carrière politique au milieu des

applaudissements, il s'est contenté de ces premiers houras ; il s'est endormi sous des lauriers qui se sont prématurément ridés et desséchés, tandis qu'au moyen de quelques efforts un peu mieux soutenus il eût pu les faire fleurir, briller et fructifier. Il avait une bonne mémoire, une brillante imagination, et surtout d'agréables moyens pour mettre ces qualités à effet ; mais elles demandent au-dessus de toutes choses un exercice continu. C'est à défaut de cela qu'il ne resta presque plus à Mr. Rodier que la réputation de ses talents. En chambre, lorsqu'il prend la parole, quelques excellentes idées neuves se rencontrent ordinairement dans son discours ; mais, à force de les vouloir musquer, arranger, pommoder, il les noie sous un fatras d'ornemens futiles qui n'ont pas la beauté de la grâce, de la facilité et de l'aisance. Mr. Rodier fait habituellement, sur le journal du parti, l'épigramme politique en prose ; c'est lui qui se charge de la défense amusante du parlement, dont il est le joli cœur pendant les sessions ; mais où il eût pu jouer un rôle plus enviable, plus digne s'il avait seulement rempli la moitié des espérances que son aurore avait fait concevoir. Nous sommes un peu franc envers Mr. Rodier mais il ne lui siérait point de nous le reprocher ; s'il a à se plaindre de notre sévérité il doit ne l'attribuer qu'à notre regret de ne l'avoir point vu mettre en œuvre, au service de son pays, toutes les éminentes qualités dont la nature avait été prodigue envers lui.

Quelques années de repos et d'études retremperont sans doute facilement Mr. Rodier, qui, avec un peu moins d'enthousiasme et un peu plus d'expérience, ne saurait manquer de briller encore à son poste, lorsque le pays pourra l'y rappeler.

J. J. GIBOUARD. Ce membre, l'un des plus utiles par ses travaux habiles et consciencieux, n'élève cependant la voix que rarement et dans des circonstances d'une importance moindre. Il a de vastes, saines et profondes connaissances qu'il doit presque exclusivement à ses propres efforts ; simple à l'excès dans ses manières, nul n'irait chercher sous l'enveloppe du campagnard les estimables qualités qu'un instant de conversation fait bientôt découvrir en foule chez lui. S'il a pu errer dans des opinions un peu contraires vis-à-vis de l'Angleterre, il les a plus que rachetées par la destruction totale de ses propriétés, par deux longues incarcérations dont l'une dure encore, et par une foule de vexations d'autant plus douloureuses qu'il n'est plus dans un âge où il soit facile de recommencer sa carrière.

Le Canada est vraiment triste à faire peur ; il a la fièvre ; son pouls bat cinq cents vibrations à la minute ; enveoppé dans son blanc linceul, le regard sourcilieux, le chapeau sur l'oreille en mauvais garçon, le cœur mécontent, le ventre vide, il n'est pas étonnant de le voir montrer le poing et grincer les dents. Avouons qu'il a bien assez de sujets de mauvaise humeur pour qu'on ne lui reproche point sa brusquerie et son air acariâtre. Tenailé, brûlé, déchiqueté dans ses propres entrailles, pincé, taquiné, éperonné par ses voisins, il est impossible à ce pauvre diable de Canada de ne point se démenner, se tordre et se ruer tôt ou tard sur ceux qui tantôt lui tranchent la tête à coups de hache, tantôt l'assassinent à coups de pattes de chat et lui crient tour-à-tour : patience ! et haro !

Le fait est que tout va de travers dans ce pays ; il faut nécessairement qu'un diabolique enchanteur lui ait jeté quelque mauvais sort, car rien ne s'y fait convenablement, rien n'y réussit, tout y déperit, tout s'y fane, tout y dégénère, à l'exception cependant de l'hiver qui, lui, nous revient chaque année frais, dispos et radieux ; c'est la chose dont, pour ma part, j'ose féliciter notre gouvernement ; car, on ne le nierra point, il procure à tous ses sujets indistinctement un ciel pur et bien étoilé, un air sec, une terre bien parée, des eaux bleues, limpides et protégées par une blanche et douce écorce, un soleil luisant et des chemins glissants ; hors de là je vois que chacun jette la pierre à ce pauvre gouvernement qui n'en peut mais et qui n'en fait pas moins de

mal pour tout cela. Il ne reste aujourd'hui nulle autre alternative à ce mille fois infortuné gouvernement : c'est de s'en aller bien loin, bien loin, et de nous laisser arranger nos propres affaires, car il n'est aujourd'hui qu'un concert d'exécutions contre lui. Les uns lui crient qu'il est vendu corps et âme à leurs ennemis :—Vous nous laissez affamer, voler, incendier indistinctement par ceux qui se disent vos amis et vous nous recommandez de la modération ! où sont nos femmes, nos enfans, nos sœurs, nos mères qui sont innocentes ? rendez-nous les, ou craignez la rage du désespoir !

En même tems leurs adversaires aboient de l'autre côté et couvrent ce même gouvernement des accusations les plus féroces : Embéciles, s'écrient-ils, qui ne savez vous donner du sang à boire, des chairs à savourer, qui n'avez point la complaisance de recréer nos yeux du doux spectacle de sacrifices humains, arrière ! fuyez ou craignez notre courroux.

En un mot, voilà où nous en sommes rendus, nous pauvres diables qui végétons entre le 45^{ème} degré de latitude et le pôle arctique. C'est-à-dire qu'il va devenir bien vite "expédient" comme dit le gouvernement anglais pour excuser toutes ses procédés, d'abandonner le Canada à son malheureux sort ; alors on pourra se distraire ici par le moyen d'une bonne guerre civile, recréer ses loisirs par des massacres, passer les longues soirées d'hiver au milieu des incendies ; en un mot, on aura des jouissances à l'espagnole. Parlez-moi de cela au moins, nous retremperions notre énergie dans le danger et dans la vue du sang, nous affermirions nos âmes et nos cœurs, et nous vivrions cent ans en quinze jours, au lieu de cet état mitoyen, de gêne éternelle, d'aigre-doux égoïsme dans lequel on voit chacun se renfermer aujourd'hui. Je ne vois maintenant qu'une alternative pour tous les sujets britanniques en ces provinces, c'est de se réunir, anglais, canadiens, écossais, irlandais, américains et de proclamer la déchéance d'un gouvernement inhabile à gouverner et puis de s'arranger après cela à qui mieux mieux ; cet expédient causerait peut-être bien une guerre de quelques milliers d'années, mais, à tout prendre, cela serait cent fois préférable à l'état morbifico-chronique dans lequel nous sommes et dont nous n'avons pas l'air de vouloir sortir bien vite. Le parlement anglais joue à la balle avec nos gouverneurs, qui jouent à la balle avec leurs grands officiers, qui jouent à la balle avec leurs subalternes, qui jouent à la balle avec les citoyens, qui jouent à la balle avec leur consistance, avec leurs principes, avec leurs intérêts, d'où s'ensuit une grande partie où chacun est roulé, cogné, bloqué sans autre résultat qu'une fatigue mutuelle.

Comme on m'a fait observer qu'il y avait à ma *république canadienne* de fortes objections dont la moindre n'est pas le nom que je lui donnais, j'ai résolu de changer encore une fois la face des affaires ; c'est pourquoi je fais la proposition d'un plan général de gouvernement sous lequel pourront vivre à l'aise les populations les plus contraires dans leurs habitudes, leurs usages, leurs langues, leurs religions et leurs lois ; le manque de place me force d'en remettre les détails à une autre publication, ainsi que les noms des membres du gouvernement provisoire. Patience lecteurs, chaque chose en son tems. Attendez donc avec la plus vive impatience la sortie de mon prochain numéro qui devra satisfaire aux desirs de tous les partis.

L'honorable JAMES STUART juge-en-Chief de la province du bien-bas Canada vient d'arriver ici, après une absence qui faisait dire aux mécontents que, trouvant les devoirs de sa cour par trop épineux à Québec, il était monté à Montréal afin d'y faire la sa cour.

Mr. Aylwin, quand ce ne serait que pour amuser le public, lui doit de renouveler devant le juge-en-chef sa demande d'un writ d'*habeas Corpus* en faveur de Connolly ; je dis pour l'amusement du public car il est plus que probable que Mr. Teed n'en sera pas plus avancé, vu que notre juge-en-chef ne se soucierait nullement de goûter de

la suspension ; le chapeau à trois cornes donne un air si respectable ! le frôlement de la soie a des effets si magiques ! les caresses de l'hermine sont si délectables ! Paris, comme disait Henri IV, vaut bien une messe ! La présidence d'un tribunal, comme dit presque tout le monde, vaut bien une genuflexion.

Il paraît que les lois sont furieusement difficiles à faire en Canada depuis que nos représentans, qui en bâtaient à la douzaine, de légales à tout coup, à raison seulement de dix shillings quotidiens par tête, ne sont plus chargés de les écrire. Lord Durham nous en fit coûter de beaux deniers, ou plutôt de belles guinées, et qui se trouvèrent ne pas valoir quatre sous ; maintenant voilà notre conseil spécial qui, aidé du nouveau Juge-en-chef, le Tamerlan de la chicane et de ses autres affidés, n'a pas réussi jusqu'à ce jour à faire quelque chose de passable, car on dit que les ordonnances, établissant la loi martiale et tous ses jolis compléments, auxquelles Monsieur Aylwin a vaillamment donné de terribles crocs-en-jambes, viennent d'être terrassées par Messieurs Hart et Drummond. De là le retour précipité à Québec des officiers de la couronne qui ont jugé prudent de se soustraire aux marques d'attachement, de respect et d'estime qui semblaient leur ménager leurs "loyaux" amis de Montréal ; déjà le *Herald* de Montréal a fait une de ses jolies sorties contre Mr. le procureur-général qu'il destitue tout net parcequ'il lui attribue la rareté des chères exécutions tant désirées.

Ces diables d'Américains veulent absolument sympathiser avec les Canadiens. Que voulez-vous ? ils ont peut-être jeté sur les Canadas un coup-d'œil de convoitise et ne veulent pas en démordre : ce n'est certainement point ma faute. Le jour d'humiliation, par ordre du sabre, pour le rétablissement de la paix ne paraît pas faire encore son jeu ; car, à en croire les torys même, les frontières seraient bordées de ces terribles sympathiseurs. Cette amitié là m'a tout l'air de ressembler à celle que ressent le boa-constricteur pour le lapin, le loup pour l'agneau, Harpagon pour sa cassette, le gros Jim pour ses clients, le singe pour le narron ; mais c'est égal, on nous annonce que le Haut-Canada est exposé à de nouvelles attaques, et que le Bas-Canada n'aura rien à lui envier, enfin que 2000 Kentuckiens, "*half horse, half alligators,*" n'attendent qu'un signal pour se ruer sur le pays et mille autres perspectives pour l'hiver qui a déjà fort bien commencé. Eh ! après tout, le meilleur moyen de se préserver de la pluie est de se plonger à l'eau.

Lorsqu'un voleur en triche un autre le diable en rit. Un homme à l'air et aux vêtemens simples portait à la main, il y a quelques jours, un paquet adressé et cacheté, sur un des côtés duquel on pouvait lire en grosses lettres : CINQUANTE LOUIS. Il s'arrête près d'un monsieur qui lui parut l'examiner et lui demande s'il peut lui indiquer la personne désignée sur l'adresse :—C'est tout justement moi répliqua l'autre.—Le port en est de dix piastres, dit le prétendu messager.—C'est bien ! et son interlocuteur lui remit les dix piastres demandées, puis disparut ; arrivé dans une allée il s'empressa de décaçheter la précieuse lettre où, après avoir défait un grand nombre d'enveloppes il trouva un petit papier sur lequel était écrit : *enfoncé !*

DISTRACTION.—Un docteur avala par distraction un remède qu'il destinait à l'un de ses patients. Il ne s'aperçut de son erreur que lorsqu'il se vit lui-même tomber malade et que l'autre se rétablissait.

ABSURDITÉS DE LA VIE HUMAINE.—Se croire un poète parce qu'on peut faire des vers. Ne pas flatter les défauts de ceux dont on attend quelque service. Persécuter des partisans politiques ou religieux pour les éteindre. Être pauvre et toucher du piano ou lire des romans. Vivre cinquante ans et s'étonner de quelque chose.